

■ « Entrez sans sonner. » La pancarte est apposée sur la porte au premier étage d'un immeuble H.L.M., à deux cents mètres du métro Nation. C'est donc ça, « l'Institut français de Communication » de Maurice Ogier ! Un intitulé un peu pompeux, en vérité, pour un simple F 5. Petite entrée : la « salle de torture » est sur la gauche...

Que d'hommes ! Que d'hommes ! Quatorze pour six femmes. Un petit bristol quadrillé m'indique ma place. Silence. Cahiers et stylos posés devant nous, nous attendons sagement, un peu crispés, en nous dévisageant à la dérobée. Nous sommes prêts à entamer le « stage fondamental de communication et de dynamisation » animé par Maurice Ogier soi-même et Marie-Françoise Desdoigt. Prix : 3 800 francs pour huit séances (1). Lui, ex-dirigeant d'entreprise, spécialiste en marketing, regard perçant sous de grosses lunettes, un nez impressionnant. Heureuse surprise, il n'est pas aussi ringard que la photo années cinquante qui orne ses encarts publicitaires. Elle : ex-conseillère conjugale, grande-mince-élégante.

Nous sommes vingt. Vingt personnages en quête d'audace, qui allons devoir vivre pendant dix jours les uns avec les autres. Les uns sur les autres, plutôt. Serrés derrière de petits bureaux en Formica, nous devons prendre des notes au coude à coude. Un espace vide au milieu des tables rangées, en U, le long des murs : l'arène.

Olivier, dix-huit ans, mine inquiète et dos voûté de ceux qui ont grandi trop vite, lycéen de première S ; Marcel, cinquante-deux ans, blond austère et silencieux, éducateur spécialisé... Toutes les catégories sociales sont représentées (mais pas les ouvriers) et tous les âges. Net avantage toutefois aux professions médicales : cinq personnes, et à la catégorie cadres-ingénieurs : huit personnes. L'un d'eux, Yves, est maire socialiste d'une petite commune de trois cents habitants, en Auvergne. Trente-huit ans, boucles brunes, accent ensoleillé, il travaille dans une banque lorsqu'il quitte sa casquette d'élu local. Il est venu là pour « apprendre à dire non »... aux demandes de permis de construire. C'est mon voisin de droite.

(1) 6 630 francs pour les entreprises. Le stage peut être pris en charge par la formation permanente.

UNE PIVOINE DANS LES CHRYSANTHEMES

OU vingt personnages en quête d'audace

Timide. j'étais, timide je suis. Pourtant j'ai tout essayé. Même l'un de ces « stages pour timides » qu'on vous propose au détour de chaque magazine. Celui que j'ai choisi avait l'air sérieux. Et il l'était. Dix jours durant, j'ai joué le jeu. Un jeu difficile quand on est, comme moi, née « traqueuse » : affolée chaque fois qu'il me faut parler en public, cherchant toujours malgré moi à me dévaloriser et surtout, surtout, affublée de cette infirmité éclatante : je rougis. Charmant ? Non : l'enfer... Bref, j'ai essayé. Et j'ai beaucoup appris. Sur moi-même. Et sur les autres. Les autres timides, bien sûr. J'ai pris des notes, aussi. Les voici

Leçon n° 1 : le trac, l'émotivité. Notre animateur cite le mot fameux de Sarah Bernhardt. A une jeune comédienne qui prétendait ne jamais avoir le trac, l'interprète de l'Aiglon avait répondu : « Ma petite, cela viendra avec le talent. » « Le trac est quelque chose de naturel, poursuit-il, cela prouve que notre système endocrinien fonctionne bien. » Et il appelle à la ressource Yves Montand, Valéry Giscard

d'Estaing, François Mitterrand et Jacques Brel, qui vomissait avant chaque entrée en scène. Message reçu : nous ne sommes pas les seuls. Et alors ? Cela change-t-il quelque chose ? Personne ne bronche. Je dois avoir mauvais esprit.

« Allez vers les autres, appuyez-vous sur eux. Vous n'avez pas en face de vous un "public", un "auditoire", mais une somme d'individus. Ils vous aideront plus qu'ils ne vous jugeront. Et dites-vous bien qu'ils ne perçoivent jamais votre trac. » Alors là, c'est trop fort. Nous prend-on pour des imbéciles ? Je rougis, et, que je sache, ça ne passe pas inaperçu. Sinon, pourquoi des petits malins s'amuseraient-ils à dire — c'est tellement facile — « tiens, t'es toute rouge » ? Ce qui a bien sûr pour effet immédiat de rehausser un pur écarlate d'une pointe de violet.

Technique pour maîtriser le trac : « Décontractez-vous, parlez lentement, faites des silences. » « D'accord, me glisse Yves, mais tout ça implique qu'on ait déjà maîtrisé son trac, non ? » Nous sommes au moins deux, dirait-on, à avoir mauvais esprit.

14 heures. Inauguration de l'arène. Le souffle court, les mains exsangues à force d'agripper les barreaux de sa chaise, Paul, quarante-deux ans. Face à Marie, la jeune infirmière, il est censé la renseigner sur sa profession. Rien à faire. Les mots s'entrechoquent. « Cadre... société... gardiennage... » Nous n'en saurons guère plus. Elle est douce pourtant, la petite Marie. Un peu crispée aussi, mais si harmonieuse. Avec son visage ovale, ses joues enfantines, ses yeux noisette en amande, elle est tout sauf intimidante. Marie pleine de grâce est avec lui. Mais Paul n'entend rien. Il n'écoute que les battements de son cœur : cent soixante, cent quatre-vingts, deux cents peut-être. Paul ne voit pas Marie. Paul, en ce moment, se regarde être regardé. Le monde entier, c'est sûr, n'a d'yeux que pour lui. De grosses gouttes dégoulinent lentement le long de son crâne, derrière ses oreilles congestionnées et vont mourir dans le col de sa chemise. Malades pour lui, nous assistons, impuissants, à son supplice. Dring ! Deux minutes interminables se sont écoulées. « Merci », dit Paul. Il a lâché ce merci du ton dont il aurait dit « merci Seigneur

QUELQUES TIMIDES CÉLÈBRES...

PIERRE RICHARD

• Il existe en gros (je ne suis pas psychiatre) deux sortes de timides : les introvertis et les extravertis. Moi, j'ai longtemps appartenu à la première catégorie, je baissais les yeux [...]. Mais il m'est aussi arrivé de me servir de ma timidité avec les femmes justement.

Choisir le métier de comédien quand on est comme moi, c'est une manière de me donner des coups de pied au derrière. Un très bon acteur à qui on avait posé la question a répondu : « Si j'avais été cul-de-jatte, j'aurais été coureur de fond. » C'est beau non ?

(Extrait d'une interview parue en 1978 dans « Elle ».)

ALICE SAPRITCH

• Je suis très timide. En société, je suis très réservée. J'attends que les autres viennent vers moi. J'aime les gens timides, d'ailleurs, car la timidité est une

certaine forme de respect de l'autre et d'extrême sensibilité.

Comme tous les timides, j'ai des audaces souvent maladroites. Ma spécialité à moi, ce sont les gaffes. Un de mes amis est très dragueur. Il est toujours avec une femme différente. C'est un habitué de Lipp où il a toujours la même place. Un jour, j'arrive chez Lipp et je le vois avec sa légitime épouse. Voulant être drôle, j'ai dit : « Alors, toujours fidèle ! » Je parlais bien sûr de sa place. Il a eu l'air gêné. Moi aussi, j'ai essayé de me rattraper... C'était pire que tout.

ISAAC BASBEVIS SINGER

• Je ne crois pas que les timides doivent se débarrasser de la timidité. C'est une bénédiction cachée. Les timides sont rarement de grands pécheurs. Ils laissent la société en paix.

(Extrait d'une interview parue en 1976 dans « Parade ».)

TENNESSEE WILLIAMS

• Je me souviens du moment précis où j'ai commencé à rougir pour un rien. Je crois que cela s'est passé pendant un cours de géométrie. Je regardais de l'autre côté de l'allée, quand une fille brune très jolie m'a fixé droit dans les yeux. Au même instant, j'ai senti que je rougissais. Je devins encore plus rouge après l'avoir regardée une deuxième fois.

Mon Dieu, ai-je pensé, et si cela devait m'arriver chaque fois que je croiserai le regard de quelqu'un d'autre ?

Aussitôt que j'eus imaginé cette vision de cauchemar, elle devint réalité. A partir de ce moment-là, et presque sans relâche au cours des années suivantes, je rougissais chaque fois qu'une paire d'yeux rencontrait les miens.

(Extrait de ses Mémoires, Doubleday, 1976.)

CLAIRE BRÉTÉCHER

